Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 17

Artikel: Puisqu'il le faut !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207749

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

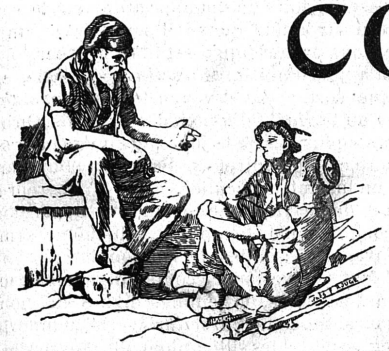
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

49me ANNÉE — N° 17. Samedi 29 avril 1911

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA SÉCURITÉ DES PARENTS

Le clos du père Jean est séparé de celui du voisin par une haie de noisetiers et de prunelliers. Le long de la haie court un sentier gravelé sur lequel, fuyant l'ombre que les bourgeons gonflés font déjà plus épaisse, les mauvaises herbes rampent et drageonnent.

Le père Jean ratisse, et le cliquetis du sarcloir sur le gravier trouble seul la paix de cette matinée d'avril.

Le silence est si rare qu'il intrigue le père Jean. Chez le voisin, d'habitude, ce n'est que babil, jeux, disputes, choc de maillets, grincement de balançoire, commandements militaires que lancent des voix de flûte et galopades effrenées, croix fédérale au vent, contre l'ennemi de la libre Helvétie. Ils sont toujours là une douzaine, pour le moins, des frères et sœurs, des cousins et cousines, des petits amis et petites amies qui s'en donnent à cœur joie « à la madame », « à l'école », « aux soldats », qui grimpent aux arbres, qui se poursuivent, se querellent, pleurent et se consolent et rient tout le temps des vacances.

— Les écoles sont rentrées, se dit le père Jean. — Mais non, ma fille m'a dit hier que son gamin en avait encore pour trois jours à la faire « chevrer ». Alors quoi, la rougeole?... Ça se saurait. Et puis, ça ne vient pas comme l'heure du dîner, la même pour tout le monde!

Ces réflexions, le père Jean les fait appuyé sur son outil.

— Faut voir, conclut-il.

Curieux, il se coule entre deux plants, et il touche à la palissade, devant une éclaircie des bosquets du voisin. Les bosquets du voisin encerclent un verger d'une quinzaine d'ares, empire de la marmaille. L'herbe foulée y lutte désespérément contre les semelles de souliers, les genoux et les fonds de culotte, contre les boules, les maillets, les quilles, les rigoles que creuse la bêche impitoyable, et les trous, « si profonds qu'on entend les lions rugir en Afrique. »

Debout contre la palissade qu'il dépasse des épaules, le père Jean, sûr que le verger est désert, va interpeller la bonne qui suspend le linge au cordeau, à l'autre bout du jardin, et lui demander quel malheur... Mais voilà que ses yeux tombent sur un spectacle qui l'arrête au moment qu'il ouvre la bouche.

Au milieu du verger on a traîné deux immenses caisses. Elles sont très longues et très hautes. De chacune émerge une tête d'enfant. Les bambins, semble-t-il, sont assis sur des tabourets. L'aîné peut avoir dix ans; le petit, moitié autant. Ils regardent droit devant eux — le père Jean les a de profil — et ne remuent non plus que des tombes. Seule, la main droite, qui tient le haut d'un bâton, probablement un manche de maillet dont la tête repose sur le fond de la caisse, avance de temps en temps et recule par saccades.

— Que diantre font-ils là? se demande le père Jean. Et pour le deviner, il passe en revue les objets disparates jonchés alentour, un ballon, un cheval de bois, des poupées, un sac de voyage, une ombrelle ouverte. Au rebord de chaque caisse, un char d'enfant est suspendu, les roues en dehors. Pour quel rite bizarre les *bouèbes* ont-ils abandonné leurs jouets?

Finalement, après être resté plusieurs minutes en observation, le père Jean se décide :

— Alors, les gosses, on s'amuse?

Pas de réponse. Les deux enfants demeurent le regard perdu. Sans le va-et-vient saccadé de l'avant-bras, le père Jean croirait qu'on a posé des mannequins dans les caisses.

— Vous faites de l'auto? crie-t-il. Pour attirer l'attention, il a pris une voix un peu rogomme.

Le silence se prolonge. Pourtant une des frimousses se détourne un peu vers lui :

— Aéroplane!

Puis l'enfant, retournant à l'espace, continue de commander les gauchissements et les virages. Il est à cent lieues. Il plane à mille mètres... Le père Jean a repris son sarcloir, rêveur.

X***

Quelques annonces.

Boulevard Pereire, à Paris :

A louer de suite
Grands et petits appartements, fraîchement décorés, ornés de glaces.
Eau, gaz et pianos à tous les étages.
Le concierge est accordeur.

Près du champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux :

A l'Espérance de l'Aviation
On peut apporter son manger.

A Vanves, rue Raspail, à côté du bureau de poste :

Baudet, maréchal-ferrand
Ferrures en tous genres
Et Pathologiques.

Rue des Blancs-Manteaux, non loin du Mont-de-Piété :

Institution de jeunes gens

Puis, au rez-de-chaussée du même immeuble :

Fabrique de cornichons.

ESPÉRANCE!

Espérons! Espérons! c'est le mot qui console!
H. Durand.

Espérance! doux mot! sainte et divine flamme,
Consolation du ciel!
O toi qui viens mêler à l'absinthe de l'âme
La douceur de ton miel;

Au milieu des combats et des soucis du monde
Où l'épine toujours se trouve près des fleurs,
Où les déceptions et la douleur profonde
Mêlent aux cris de joie l'amertume et les pleurs;
Où l'homme est le jouet d'une vie incertaine
Et descend par degré la pente qui l'entraîne,
De la fragilité suivant la triste loi,
Doux sentiment, hélas! que ferions-nous sans toi!

Quand l'homme est abattu sur un lit de souffrance
Et cherche autour de lui quelque consolation,
Un remède à ses maux, à son affliction,
Que faut-il à son cœur si ce n'est l'espérance?

Et quand le matelot battu des flots mouvants
Ne peut plus maîtriser sa barque trop légère,
Qu'il lutte avec effort et qu'il boit l'onde amère,
Il regarde le ciel, il l'invoque, il espère
Que Dieu fera cesser le noir souffle des vents!

La nuit, quand le tonnerre éclate dans la nue,
Quand sur le toit champêtre il vient fondre soudain,
La famille du pauvre, éplorée, éperdue,
Victime du fléau, ne voit le lendemain
Qu'un tas de cendre, hélas! débris de sa demeure!
Eh bien, que ferait-il, le pauvre en sa douleur
S'il ne savait que Dieu comprend celui qui pleure,
S'il n'avait plus de force et d'espoir dans le cœur?...

Quand l'on voit se pencher une mère pieuse
Sur la couche où dort son enfant,
Son visage s'anime, elle est belle et joyeuse,
Son œil limpide et triomphant!
Elle dit dans son cœur : « Oh! qu'il devienne sage!
Comme j'aime à le voir dormir!
C'est le fruit de mon sein, le plus précieux gage
De tout mon avenir! »
Et puis, dans ces pensées qui flattent son envie,
Heureuse et confiante, elle coule sa vie

L'espérance est partout; mais ne voyez-vous pas
Que Dieu dans sa bonté l'attache à tous nos pas!
Elle est dans le lever d'une brillante aurore
Qui promet un beau jour;
Dans le grain que l'on sème et que l'on voit éclore,
Dans l'oiseau qui revient pour nou schanter encore
Du printemps le retour!
Dans la main d'un ami qui tendrement nous serre,
Dans le cœur qu'on choisit, que le nôtre préfère!
Dans un regard d'amour!
Elle est dans le doux mot qu'on nous dit à l'oreille
Affectueusement;
Dans le rêve doré qui berce et nous éveille
Et nous trompe un moment;
Elle est l'illusion de la tendre jeunesse,
La foi de l'âge mûr;
Elle est la douce paix qui conduit la vieillesse
Au bonheur le plus pur!

Lausanne, octobre 1855.

L. Monnet.

PUISQU'IL LE FAUT!

Les marbriers demandent généralement tant par lettres pour les inscriptions à graver sur les pierres funéraires. Ce pingre de David du Carrot ne l'ignorait pas. Devenu veuf, il dit au marbrier, en commandant un très modeste monument :

— Vous graverez seulement ces mots : « Jeanne du Carrot »

— C'est bien sec, fit l'artisan. Si vous n'ajoutez : « Repose en paix! » ou bien « Au revoir! », on se figurera que vous n'aimiez pas votre femme.

— On se figurera ce qu'on voudra, je m'en moque! Gravez son nom seul, comme je vous dis.

Quelques jours plus tard, David voit arriver chez lui un apprenti du marbrier :

— Le patron vous fait dire que le monument

est achevé, mais il attire encore votre attention sur ce qu'il y aurait de choquant à ne mettre pour toute inscription que le nom de la défunte.

— Il m'embête, votre patron... Enfin, dites-lui d'ajouter : « Au revoir ! », puisqu'il le faut.

Quand le veuf alla sur la tombe de sa femme, il put lire en toutes lettres, sur le marbre noir :

Jeanne DU CARROT

Au revoir, puisqu'il le faut !

Les béquilles. — La bonne à sa maîtresse :

— Madame, il y a à la porte un homme avec des béquilles.

— Qu'ai-je besoin de béquilles ! Dites-lui que je n'en achète jamais.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Plus de froids de pieds.

J'ai un ami qui est inventeur. Je lui ai promis de consacrer un de ces « propos » à lui faire de la réclame. Il faut toujours tenir ce qu'on promet : Voilà pourquoi je m'en vais vous recommander aujourd'hui le meilleur moyen de combattre le froid de pieds.

Mon ami a inventé les semelles feutrées « Calor ». Vous savez bien, les fameuses semelles

Plus de froids de pieds
par l'emploi des
semelles feutrées « CALOR »

Cette annonce s'étale partout : à la quatrième page de nos quotidiens ; sur toutes les places d'affichage qui embellissent notre ville ; au bas des programmes de spectacles et de concerts ; au dos des contre marques de théâtre et des billets d'entrée aux multiples fêtes fédérales et internationales qu'on envie à notre capitale vaudoise. A tous les participants à nos fêtes de gymnastique, d'agriculture, de tir, de musique et d'aviation, aux étrangers comme aux indigènes, aux adultes comme aux enfants, les mille voix de la « Renommée » proclament les bienfaits des semelles « Calor ».

Plus de froids de pieds ! ! Partant plus de rhumes, de coryzas, de catarrhes, de grippes, de bronchites, de pneumonies, d'angines, de diphtéries, de coliques, de maux de ventre et de diarrhées... par l'emploi des semelles feutrées « Calor ». La maladie ne sera plus qu'un mythe ! Les pharmaciens fermeront boutique ! Les médecins mettront la clef sur la corniche... quand tout le monde portera des semelles feutrées « Calor ».

J'espère maintenant avoir consciencieusement rempli ma promesse. Mon ami doit être content de cet éloge dythirambique de ses fameuses semelles.

Certain d'avoir ainsi tenu parole, je puis vous avouer que moi je ne porte plus de semelles feutrées « Calor ».

— Pourquoi ?

Voici :

Certain soir de novembre, je me rencontrai dans un café avec mon ami, l'inventeur. Il faisait frais dehors. Sous l'âpre souffle de la bise, les dernières feuilles mortes tourbillonnaient, arrachées brutalement des branches. L'hiver était à la porte !

— Eh bien, mon cher, tu as l'air gelé. Ça ne va pas ? fis-je à mon ami, frileusement blotti près du poêle.

— Mais si, ça va ! Ce n'est que ce tonnerre de froid de pieds ! Depuis octobre jusqu'en mai, je n'arrive jamais à me réchauffer. Ma foi, je n'y tiens plus ! Excuse-moi, fit-il en me tendant la main. Je rentre à la maison retrouver ma bonne chaufferette bien garnie, car vois-tu, mon vieux, c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour n'avoir pas trop froid aux pieds !

BERT-NET.

Chœur d'hommes. — Nous aurons jeudi prochain 4 mai, au temple de Saint-François, le concert que le « Chœur d'hommes » a coutume d'offrir chaque année à ses membres honoraires et passifs. C'est toujours une petite solennité musicale ; le programme en est surtout composé avec beaucoup de soin et l'exécution, on le sait, en sera irréprochable, sous la direction de M. Alexandre Dénéréaz. Enfin, autre attrait, Mme Olga Vittel, cantatrice, et M. Pierre Pilet, violoniste, ont promis leur gracieux concours.

DEBOUT ! TOUT LE MONDE

Il n'y a pas très longtemps que chez nous on se lève, quand, dans une fête, un banquet, une cérémonie, retentissent les accents de notre chant national. Et encore, est-il toujours quelques « esprits forts » qui boudent à cet élémentaire hommage rendu à la Patrie et qui croient très intelligent de rester assis, alors que toute l'assistance est debout.

Voici, à ce propos, de judicieuses réflexions d'un journal français, dont on pourra faire son profit ici.

« Dans tous les pays sérieux, c'est-à-dire où le caractère du peuple est réfléchi, le chant national est infailliblement écouté debout ; presque toujours les hommes se découvrent, ce qui donne à la minute où ce souffle musical passe sur la foule un caractère solennel, religieux. Les Anglais, les Allemands, les Suédois, les Norwégiens, les Danois, les Russes, les Autrichiens-Hongrois, les Belges, les Hollandais, combien d'autres encore, écoutent leur chant national, grave et large, comme s'ils étaient à la prière.

» Nous, quand on joue devant nous la *Marseillaise*, nous ne savons pas encore ce que nous devons faire, si nous devons nous mettre debout ou bien rester assis.

» Eh bien ! on doit l'écouter debout.

» On doit se lever quand l'hymne national se fait entendre, que la cérémonie soit privée ou publique, officielle ou non officielle.

» On doit se lever quand la musique attaque la *Marseillaise*, quelque opinion qu'on puisse avoir sur tels ou tels hommes, sur telle ou telle forme de gouvernement, parce qu'en se levant on témoigne de son respect pour la chose admirable que cet air de musique représente : l'idée de Patrie, dégagée de tout accessoire, l'idée de Patrie, toute simple, supérieure à toutes les querelles de partis.

» On doit rester debout jusqu'à la dernière mesure de la *Marseillaise*, et nous ne saurions trop le répéter aux instituteurs, aux parents, à tous les éducateurs de l'enfance : apprenez aux enfants le respect de la France et de tout ce qui tient à l'idée de Patrie en leur faisant écouter debout l'hymne national. Expliquez-leur bien que c'est le *Te Deum* de la nation et que le *Te Deum* s'écoute debout dans les églises catholiques du monde entier.

» A ceux qui, plus subtils, viendraient nous opposer des *si* et des *mais*, nous répondrons que l'on a le droit d'être bonapartiste, légitimiste, orléaniste, blanc d'Espagne même, et que cela n'empêche pas d'être un homme de bonne éducation. Or, se lever quand on joue la *Marseillaise*, en dépit des opinions qu'on peut avoir, c'est faire preuve de déférence pour le gouvernement établi — qui vous a généralement invité à la cérémonie où vous entendez l'air national.

» Que de fois nous avons vu, dans des cérémonies officielles départementales, dans les petites villes, les grincheux de l'endroit, les « gens de l'opposition » s'asseoir avec affectation pendant qu'on jouait la *Marseillaise* à l'entrée du représentant de la République, sans qu'ils se soient doutés de la grossièreté qu'ils commettaient.

» On les avait invités à cette fête. Ils n'avaient qu'à ne pas y venir si telle était leur idée. Mais dès qu'ils s'y trouvaient leur devoir était de saluer l'air national, c'est-à-dire de l'écouter debout.

» C'est l'histoire du malappris qui garde son chapeau sur la tête quand il visite une cathédrale, sous prétexte qu'il est libre penseur.

» Et aujourd'hui la *Marseillaise* assagie, en quelque sorte, est devenue le *God save the Queen* ou le *Hail Columbia* des Français. On ne la chante plus, on ne la joue plus guère pour se distraire comme autrefois, mais bien pour marquer un instant particulier, celui où le représentant de la République fait une apparition quelconque, où la République elle-même semble s'avancer au milieu de son peuple.

» Il faut se lever pour écouter dignement, en hommes patriotes, en femmes dignes du nom de Françaises, cette *Marseillaise*-là ! Qu'importe le sang impur et les sillons dont elle nous parle ? Les mots de ces couplets d'actualité ne font rien à l'affaire. Ce qui est sacré comme un air d'église, c'est les deux ou trois belles phrases musicales de Rouget de l'Isle qui doivent nous réunir tous dans une commune idée : la grandeur de la France.

» Pour écouter cela et faire voir que nous aimons notre pays, il faut être debout ! »

La fête de Françoise. — La belle-mère à son gendre.

— Vous n'oubliez pas que c'est après-demain la fête de Françoise... Quel cadeau pensez-vous lui faire ?

— L'année passée, je lui ai donné une robe neuve. Cette fois-ci, je la payerai.

La résurrection « du Lumen. » — Le Théâtre Lumen a rouvert hier soir, vendredi. La salle était comble et ce fut, de l'orchestre à la troisième galerie, semblable exclamation : « Oh ! que c'est bien ! » C'est de la salle et de ses annexes que l'on dit cela, tout d'abord. Et plus on avançait dans la soirée, plus se confirmait cette excellente impression du premier moment.

Quand le rideau se leva et qu'on eut occasion de voir la scène, ses décors, son éclairage « dernier cri », ce fut une impression meilleure encore. Aussi ne se faut-il pas étonner des chaleureux applaudissements qui accueillirent tous les numéros du programme, sans exception, particulièrement l'à-propos en vers « Lumen », joué dans un décor « lumineux », une nouveauté à Lausanne.

Les projections cinématographiques, d'une netteté remarquable et d'un choix très judicieux, se disputèrent, avec la célèbre chapelle russe Slavianskv d'Agréneff, les autres applaudissements d'une salle enchantée.

M. Roth de Markus, créateur et directeur du *Lumen*, et son architecte, M. Quillet, furent très sincèrement félicités.

Le *Lumen* a de beaux jours en perspective.

LO TZEMEIN PERDU ET RÉTROUVA

(Fable traduite librement de DORAT.)

Ein s'ein rètornein ein son veladzo, Perretta s'étai égârâïe. Rûsa d'amoeirau ? dèrai-vos ; la fellietta éplliorâïe, aô carro don petit bou, iô gazouillivè on petit riô, bordâ dè muffa et què bâgnivè, dè se n'édie limpida, la verdoura altérâie, s'étai chétâie et promenavè dè totè parts, sè gets plliens dè tristessa. Pas on passein ne vegnai à son sécor : l'étai son sort ! mâ on sort dè la boenna espèça.

Amis, craidè zein mè sermeints ; y daivo vos dzurâ què Perretta étai la pllie aimabllia brunetta què jamé aïont ornâ lou tzans. On pi megnon, onna tzamba perfèta, tinquiè sou meindros agrémeints : lè on boton dè rousa, di la têta ai talons ; la dzouvena fellietta ressembllie aô fori. Vos dépeindrai-vos sè deints, sa botze è son fin souriro, cé tzarmo cé, cé attré lé ? Vaut my baisi tot cein quiè quiè d'esseyï dè lo décrirè. Vegnein aô fé. Tandi que l'on sè pllient, qu'on sè désolè sur la riva, on consolateur nos arrivè ; vaiquiè todzor cein què ié creint. — L'è justamein lo valet d'aô seigneur daô velladzo, alerto, audacheux, et dein la fllieur dè l'âdzo. L'avai abandounâ son gouvernèmein, sè laivros, sè mathématiquè, por veni dein cé bou et su clliau rustiquè rivè, soupirâ apré lo boenneur, maudère Euclide et sè loâs algébriquè, rêvâ à la Suisse, éclairi per son tieur. L'étai dzouveno,